

Cameroun Tribune du 22 Septembre 1987 Editorial d'Henri Bandolo

Un peu de classe !

On a probablement tout dit sur les causes de la crise économique que subit, que connaît ou que traverse actuellement notre pays.

Mais, évacués les facteurs exogènes dont l'origine, le contrôle et la maîtrise nous échappent, on n'a pas dit grand-chose sur nos propres responsabilités dans cette crise et, notamment, sur la médiocrité de nos élites intellectuelles, cadres supérieurs de la Nation, en charge des affaires de la République.

Passons sur l'éternel, inépuisable et vain début rendu plus caduc par ses réactualisations constamment mises en échec, sur le bon choix des hommes, selon le bon principe de « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut ». Car, chacun doit s'être rendu compte que ce principe fait désormais partie de la panoplie des poncifs qui ont la vie particulièrement dure, et dont la vigueur se renouvelle, sans cesse, dans la faillite même de l'idéal ainsi proclamé.

En effet, depuis longtemps, nous célébrons pratiquement tous les ans, à l'occasion de diverses nominations, l'avènement, enfin, d'hommes providentiels crédités de toutes les vertus, de toutes les qualités et de toutes les compétences. Leurs biographies sont chargées de parchemins et de lauriers académiques exaltés aussi bien par les médias que par les officiels. Elles n'autorisent, en tout cas, aucun doute sur leurs aptitudes à changer les choses, au mieux des intérêts de la nation.

Depuis longtemps aussi, nous assistons à la faillite de ces hommes donnés hier pour être « ceux qu'il faut à la place qu'il faut », qui, par la suite, se révèlent incapables de redresser la barre. Ils se signalent même davantage par une singulière vocation à faire des vagues et à précipiter des naufrages.

Hommes pétris d'expérience, comme on dit, ou hommes neufs porteurs de toutes les espérances, comme on le croit, c'est assurément du beau monde.. pourvu qu'on n'y regarde pas de trop près.

En effet, s'ils sont ce qu'on dit ou ce qu'on croit, faute d'être aussi des hommes de principes, ils ne parviennent pas toujours à prendre de la hauteur pour se soustraire aux marais. Car, à peine se sont-ils tus les tams-tams célébrant leur promotion, ainsi que leurs mérites, qu'ils se retrouvent réduits à la petitesse, rétrécis et rabougris, dans la boue fangeuse^[4] des marécages où ils manquent de se noyer.

Comment notre peuple se reconnaîtrait-il encore dans ces élites qui [PAGE 291] s'ébattent frénétiquement ainsi dans les petites et grandes combines, dans les trafics, le faux et les fraudes, dans les détournements grossiers ou déguisés, dans la corruption et le tribalisme ?

Le plus grave danger pour la santé morale et économique de notre pays réside dans le comportement de ces élites de la Nation qui rusent avec nos options dont, pourtant, elles doivent assurer la garde, comme elles doivent les illustrer, les répandre et contribuer à leur enracinement dans la conscience collective des Camerounais.

Aussi, si nous devons demeurer fiers d'être Camerounais, ne nous leurrions cependant pas. Délions-nous de toute forfanterie qui nous porterait à croire que nous sommes les meilleurs des hommes. Une telle attitude serait propre à cybernétiser la pensée et tous les ressorts de l'action, condamnant définitivement nos élites à la carence et à la disqualification.

Il se trouve heureusement à la tête de la Nation un homme qui, lui, a foi en notre pays, qui l'affirme, qui agit pour le meilleur accomplissement de son destin et qui appelle sur nous l'estime, le respect et la considération des autres peuples.

Tâchons de le suivre dans cette voie – car on ne s'égare jamais dans le droit chemin – en nous débarrassant de toutes ces tares qui nous tourmentent et nous rabaisent. Un peu plus de classe, que diable !

Henri Bandolo
22 septembre 1987